III

La maîtrise de l'homme sur la technique

Il est évident qu'un aspect essentiel du discours tient à l'affirmation fondamentale que l'homme est entièrement maître de la technique. Celle-ci est un instrument passif. L'homme est le créateur de la technique, il la connaît donc parfaitement, il peut l'utiliser comme il veut et l'arrêter ou la développer. Un ordinateur ne fera jamais que ce qu'on l'a programmé de faire (ce qui d'ailleurs est de plus en plus douteux) comme une auto n'ira jamais que dans la direction voulue par le conducteur. Sauf accident. Ce n'est pas Three Miles Island ou Tchernobyl qui m'importent ici, mais peut-être la multiplication des risques que l'homme ne contrôle pas : un seul exemple, les accidents de voiture ou de cheval au XVIIIe siècle étaient minimes. Aujourd'hui l'accident automobile, c'est 1 000 tués par mois en France et 35 000 blessés graves : qu'on le veuille ou non, il y a multiplication des risques et donc multiplication des

accidents, qui, n'étant chacun qu'un accident, finissent du fait de leur nombre par devenir une sorte de structure de société (avec les secours, les organisations médicales, les pensions, les assurances, la charge des invalides, la consommation de médicaments, etc.). Or, chacun de ces accidents est *un* cas où « la technique », représentée par ses engins, a échappé à l'homme qui n'a plus rien contrôlé. Donc à ce niveau très simple disons que l'homme ne contrôle pas toujours la technique. Et plus celle-ci devient rapide, puissante, grandiose, plus les absences de contrôle humain sont à la fois graves et nombreuses[1].

Par ailleurs je ne reprendrai pas la question de la « neutralité de la technique ». Dès 1950 je montrais que la technique n'était pas neutre. À l'époque ceci avait été violemment critiqué, mais est devenu aujourd'hui une presque banalité. On admet très couramment que la science n'est pas neutre, et la technique non plus. Mais cela veut dire qu'on ne peut pas traiter *la* Technique comme *un* objet technique. La comparaison entre « une auto » ou « un poste de télévision » et puis la technique est absurde. Mais dire que la technique n'est pas neutre ne signifie pas qu'elle sert tel ou tel intérêt (ce qui est souvent la critique de gauche). Cela veut dire qu'elle a son propre poids, ses propres déterminations, ses propres lois, autrement dit, en tant que système elle évolue en imposant sa logique. Or, quoique reconnaissant qu'elle n'est pas neutre, on continue à tenir très couramment et habituellement le discours sur la maîtrise complète de l'homme sur la technique.

Il y a en premier lieu les innombrables partisans d'une maîtrise politique de la technique. Roqueplo défend cette thèse plus habilement que la plupart[2] (pour

1. P. Lagadec, *La Civilisation du risque, op. cit.*
2. Ph. Roqueplo, *Penser la technique, op. cit.*

qui il est simple que l'homme politique *ordonne* et les techniciens font ce qu'il ordonne[1]... !) : « Le problème est de savoir si la cité que les techniciens construisent est une cité viable. La technique débouche sur la politique et doit être politiquement critiquée. C'est précisément le phénomène auquel nous commençons à assister. Or, cette critique politique de la technique affecte l'essence même de la technique, telle qu'elle est pratiquée dans les pays dits développés... » Son agressivité envers la nature, le jacobinisme technocratique de ses macro-réalisations, la sophistication artificielle... « Cette émergence idéologique est le signe d'une mutation affectant *la réalité* même de la technique, c'est-à-dire ce que nous considérons comme allant de soi (...) eh bien, ce qui hier allait de soi, ne va plus aujourd'hui de soi (...) dans ces conditions, l'espace est ouvert pour de nouvelles perspectives... » On peut « casser socio-culturellement le réseau d'évidences dans lequel notre culture a enfermé la technique (...) *quelles technologies* nous permettront de sortir des impasses auxquelles nous a conduit la "technique qui va de soi" (...) allons-nous accélérer dans la même direction, ou bien changerons-nous de direction en inventant d'autres technologies ? »

Autrement dit :

— la critique de la technique actuelle est déjà en soi un changement de cette technique,

— ce qu'est aujourd'hui la technique est le produit de notre culture, changez la culture et vous changez la technique (voir dans le chapitre précédent) ; et, troisième élément : c'est par la technique que l'on va maîtriser la technique, thème tout à fait connu et même banal, qui entre autres se rencontre chez presque tous ceux qui réfléchissent à l'informatique, celle-ci, tech-

1. L. W. Zacher, "Towards a democratisation of technological choices", in *Science, Technology and Society*, I, 3, 1981.

nique au second degré, étant ainsi l'instrument idéal pour maîtriser la technique et l'orienter différemment. Mais, question bien plus ancienne : *quis custodiet custodem ?* Or, ces trois éléments sont intégrés dans une vue spécifique de la société, et selon bon nombre d'auteurs, « la société s'auto-produit », c'est la société qui est le ressort de l'autonomie, donc la Science et la Technique sont maîtrisées par la même ! Il « suffit » qu'il y ait décision ordonnée d'établir un contrôle social. Ceci s'accompagne forcément d'une invincible croyance dans une suprématie incontestée de l'être humain ! Quand on invoque « la force des choses », ne répond-on pas habituellement : elle est ce que nous en faisons !

Je n'entrerai pas dans une nouvelle discussion sur l'autonomie et la liberté de l'homme, car dans ce livre je ne veux aucune question « philosophique », mais je sais que se produisent sans cesse dans la société et l'univers technicien des événements ou des structures que personne n'a voulus. On peut évidemment aussi réduire la technique à son utilité et utilisation dans l'Entreprise. Tout ce qui fait mieux fonctionner l'entreprise. La technique devient une sorte de patrimoine qu'il faut bien gérer. Et certes, réduite de cette façon, elle devient humanisable. Elle est un bon outil. Rien que cela. Et l'on peut en faire le tour. Mais ce réductionnisme est parfaitement intenable[1]. Et on oublie les quatre-vingt-dix-neuf pour cent du phénomène technique.

Poursuivons cependant le discours sur la maîtrise de la technique par l'homme. « La technologie est un processus social parmi d'autres : il n'y a pas d'un côté la technique et de l'autre le social comme deux mondes (...) la société est modelée par le changement technique,

1. Ce qui rend parfaitement inutile un livre par ailleurs très sympathique comme celui de J. Morin, *L'Excellence technologique*, J. Picollec Publi Union, 1985.

le changement technique est modelé par la société (...) l'innovation technique vient de l'intérieur du système économique et social (...) œuvre de l'homme, elle n'échappe à son contrôle qu'autant que *celui-ci le veut bien*. Une société se définit moins par les technologies qu'elle est capable de créer que par celles qu'elle *choisit* d'utiliser de *préférence* à d'autres (...). Le processus de *sélection* entre les techniques est économique, politique, social (...) ce que nous *faisons* avec les fruits de la technologie dépendra de ce à quoi nous attachons de la *valeur* (...) il n'y a pas de *fatalité du* changement technique : ni son rythme ni sa direction ne sont prédéterminés. Il ne s'agit pas d'un processus auquel individus et sociétés ont à réagir par des adaptations exclusivement subies ou passives du changement technique et la technologie elle-même constituant un processus social dans lequel les individus et les collectivités font toujours des choix » (Salomon). (Nous aurons à voir en effet que l'on est contraint de faire des choix mais ceux-ci ne sont nullement l'expression ni de valeurs, ni de liberté, mais seulement d'autres contraintes que l'homme ne peut éviter !)

Et Salomon fait un programme pour « désempêtrer Prométhée » ! Il faut diffuser à tous l'information de façon à ce que tous puissent accéder aux choix. Il se félicite qu'il y ait des institutions dont le rôle est d'évaluer les techniques, aussi dans leurs conséquences sociales ou économiques. Il faut uniformiser l'éducation de façon à ne pas diviser ceux qui savent sur le plan techno-scientifique et ceux qui ne savent pas. « Il faut apprendre à voir dans la technologie non pas le domaine réservé des techniciens, mais un processus social qui n'échappe pas plus que d'autres au contrôle de *chacun*. »

Et nous trouvons un discours sur la liberté de choix et la capacité humaine de chacun de contrôler la tech-

nique chez Scardigli ; dans notre monde, la personne devient la cellule de base de la société. Après avoir remarquablement bien posé le problème, Scardigli termine son livre sur une note optimiste. Il pense qu'il peut y avoir et qu'il y a déjà un effort de réappropriation des techniques. Et il s'oriente lui aussi vers « l'information et l'éducation » : nous bénéficions d'une technologie au second degré, dont la perfection consiste à rendre l'accès de plus en plus simple à des technologies de plus en plus complexes. Ce sont des technologies de facilitation. Elles redonnent l'accès au savoir et rétablissent également le contact avec les autres hommes. Il existe désormais une véritable technologie du quotidien qui rend possible la réappropriation d'une parcelle du pouvoir, l'affirmation collective de la diversité, la conquête personnelle de l'autonomie... *Pouvoir choisir,* c'est la conséquence du savoir retrouvé. « La technique comporte un pouvoir d'homogénéisation mais le consommateur trouve des parades efficaces. » Les techniques nouvelles (de communication) doivent être soumises à l'usager qui en déterminera le contenu... et nous restons toujours libres de débrancher notre téléphone et de fermer la télévision, nous sommes libres de partir dans un « sentier de grande randonnée dans la nature retrouvée », etc.

Je pourrais continuer ces textes et en accumuler d'autres, réaffirmant tous la liberté de l'homme... Si j'ai choisi ceux-ci, de Salomon et de Scardigli, c'est parce que précisément ces deux auteurs ont su remarquablement décrire dans leurs livres les menaces de la technique, la puissance de celle-ci envers l'homme et la société, la rigueur de son développement... mais ensuite, on ne peut pas en rester à une situation désespérante et l'on effectue le saut dans une sorte de souhait, de métaphysique, d'acte de croyance : ce n'est pas possible que l'homme ne soit pas maître de ce processus... On comprend alors que les autres écrivains qui n'ont pas la même lucidité se livrent à des débauches d'enthousiasme devant cet homme souverain, maître de ce vaste appareil.

Considérons seulement d'un mot la vanité de certains de ces propos : les organismes publics destinés à maîtriser les techniques ? c'est amusant, ces jours-ci (juillet 1986) de constater qu'un rapport très approfondi présenté au gouvernement par une commission composée de conseillers d'État et d'inspecteurs des finances, après les travaux de la Mission de modernisation des administrations centrales, conclut à l'inutilité de l'Agence française de Maîtrise de l'énergie, au vu de l'absence de ses travaux et de ses résultats, conclut à la démesure injustifiée des moyens de Centre d'étude des systèmes et des technologies avancées (C.E.S.T.A.) — Centre qui a une vue purement technologique de la situation — et, sans en proposer la suppression, « s'interroge » sur l'efficacité de l'A.N.V.A.R. (Agence nationale de valorisation de la recherche). En réalité, tous ces centres, toutes ces commissions n'ont d'ailleurs nullement un objectif de *maîtrise* et de réflexion critique, mais seulement d'accélération et de croissance de la Technique !

Ces essais s'inscrivent plus ou moins dans la ligne de ce qui fut le grand espoir de la Maîtrise de la Technique dans les années 1960 et 1970, je veux dire le *technology assessment*[1]. E.Q. Daddario avait avec son comité enfin trouvé la réponse au grand espoir. Le programme était clair : identifier l'intérêt potentiel des applications de la recherche et de la technologie. Proposer les moyens pour les mettre en usage. Identifier les effets secondaires et néfastes de ces réalisations

1. Derian et Staropoli, *La Technologie incontrôlée,* P.U.F., 1975. Riche bibliographie sur la question dans T.T. Liao, "Technology assessment", in *Science, Technology and Society,* II, 6, 1982.

avant qu'ils ne deviennent inéluctables. Informer le public de ces conséquences éventuelles, afin que l'on prenne les mesures nécessaires pour les supprimer. Tels étaient les quatre objectifs, on ne pouvait pas dire mieux. Et les principes d'action étaient aussi parfaits : les erreurs résultent de l'ignorance dans le domaine des applications de la science, de la technique *ou* de la morale. Puis : le pouvoir de décision doit être équitablement partagé entre tous les citoyens. Enfin : les citoyens interviendront auprès des élus pour que ceux-ci prennent les mesures nécessaires. À partir de ces projets magnifiques se sont déroulés des débats, des luttes d'influence, des discussions sur les termes employés, et finalement la création d'institution (comme l'*Office of Technology Assessment*). Mais au milieu des débats, le projet devint de plus en plus mince et orienté en fait vers la croissance de la R. et D. Mais surtout le *Technology assessment* est un processus d'autojustification, une opération sur l'opinion publique : ce n'est *rien de plus,* en définitive, que ce que l'on avait tenté avec les *Human* et *Public relations* après la guerre ! c'est en réalité le système de *Public relations* du Système technicien, qui, depuis qu'il existe, n'a jamais manifesté le moindre contrôle effectif, la moindre réduction d'une entreprise technique à cause des risques, et n'a pas davantage alerté l'opinion et les électeurs. Encore une manifestation de ce qu'il faudrait faire, stérilisée par la combinaison du techno-système, des intérêts économiques et des pouvoirs politiques.

Mais en réalité, la maîtrise sur la technique ou les techniques devient de plus en plus difficile. D'autant plus que l'on reste globalement inconscient du problème : c'est ainsi qu'il est intéressant de constater que l'on ne se préoccupe vraiment de cette maîtrise de la technique que lorsqu'elle touche les questions les plus banales de la « morale » traditionnelle ! bioéthique, pro-

création artificielle, fécondation *in vitro,* congélation des embryons, l'enfant produit libre d'accès, etc. ; ça, ça vaut la peine de constituer des commissions d'éthique et de contrôle (qui en fait ne peuvent rien !) et des colloques (comme le Colloque international de bioéthique en avril 1985) qui poseront peut-être des normes et des points de référence qui ne seront pas plus utiles que la Charte des droits de l'homme, parce que malgré toutes les bonnes intentions, ces techniques-là sont simplement un fragment de l'ensemble du système technicien, dont vous ne contrôlerez rien si vous ne contrôlez pas tout.

Et que subsiste la règle toujours absolue : toute technique quand elle existe doit être appliquée. Chesneaux[1] montre ceci d'une façon excellente à partir de deux points de vue : tout d'abord en fonction du nouveau machinisme informatisé : avec les machines à commande numérique, finis les temps morts (c'est aussi ce que constatent, mais à la gloire de la technique, Bressand et Distler), l'opérateur doit obéir à la machine et à son programme. La subordination de l'homme à la machine est aussi totale qu'avec l'ancien machinisme, mais différente : l'homme n'est pas ce glorieux chef d'orchestre de séries et d'ensembles mécaniques se gouvernant seuls : machine automatisée et ordinateurs industriels exercent un pouvoir doublement absolu, « en temps réel » et « à distance ». Le contrôle en temps réel est instantané, et global. Mais aussi, à distance, le contrôle suit le travailleur quelle que soit sa situation : le travail est désynchronisé (horaires variables), délocalisé (éclatement de l'entreprise et aussi terminalisation à domicile). La machine moderne est une « entité hiérarchique » qui requiert un plus exact conditionnement des hommes et des matériaux, une discipline des corps et des esprits. Le temps total de travail peut être réduit,

1. J. Chesneaux, *De la modernité, op. cit.*

mais les contraintes internes se sont alourdies : plus une technique est avancée, plus elle provoque l'éclatement du temps et impose un resserrement des délais.

À l'autre extrême, l'ouvrier perd son pouvoir, dans la mesure où l'automatisation est la ruine des syndicats. L'automatisation-informatisation est « l'expropriation du savoir de la classe ouvrière, et donc de son pouvoir collectif de négociation (...). La formation professionnelle était autrefois l'œuvre d'une vie entière, elle se réduit à l'acquisition d'adaptations à des appareils fugitifs et changeants ». Or, en même temps, le système entraîne une diversification croissante de la main-d'œuvre. La classe ouvrière éclate en fragments épars. « Le bon fonctionnement d'une usine automatisée implique l'intervention de six catégories distinctes de travailleurs, dissociées dans le temps, l'espace, les intérêts, entre lesquels aucune possibilité de communication n'existe plus : les concepteurs, les programmateurs, les manœuvres assurant le montage des composants élémentaires. Les installateurs (souvent sous-traitants sans contact avec la main-d'œuvre). Les équipes d'entretien non qualifiées (souvent fournies par sous-traitance). Les ouvriers de la production centralisée, les uns simples surveillants du fonctionnement, les autres intervenant en cas de panne et de dysfonction. Enfin les O.S. de l'usine assurant l'approvisionnement et la gestion des équipements centralisés.

En réalité, aucune compétence commune, souvent aucune rencontre sur les lieux du travail, aucun intérêt collectif à défendre. La classe ouvrière entière glisse vers la précarité, la fluidité, la déqualification, l'instabilité de l'emploi. Les formes de travail précaire se multiplient (agences d'intérim, sous-traitance, etc.). Tout ceci concernant le secteur industriel à haute technologie, car parallèlement subsiste un large secteur non

modernisé, extrêmement précaire, où l'on assiste aux grands désastres économiques (chantiers navals, textiles du Nord, métallurgie de l'Est). C'est à cette mutation de l'emploi dans les usines qu'il faut attribuer la perte de substance et de puissance des syndicats. Plus l'industrie sera automatisée, moins les syndicats auront de membres et de pouvoir. Les syndicats (en France), sauf la C.F.D.T. dans les années 1970 (cf. *Les Dégâts du progrès*), n'ont rien compris à ce qui se passait. Ils continuent à mener une stratégie et à présenter des objectifs qui datent de 1936, et se trouvent parfaitement décalés, autant que les programmes politiques des partis. Si j'ai insisté sur ce point, c'est que les syndicats avaient pu espérer devenir l'instrument par excellence de la maîtrise de la technique. L'autogestion était la voie. Mais l'informatisation, dans les grandes entreprises, bien loin d'être un adjuvant à l'autogestion, en devient maintenant l'obstacle majeur par la mutation de la classe ouvrière. Les syndicats n'ont plus aucun espoir de maîtriser les techniques, et moins encore de réorienter la Technique.

Par ailleurs si nous reprenons tel exemple de Scardigli, combien est modeste cette « liberté », qui consiste à choisir la marque de sa voiture, et à suivre des « chemins de grande randonnée » (tout faits, bien sûr !... Quand on a connu la vraie forêt sans pistes et sans chemins, sauf ceux des forestiers, quelle dérision !). Comme pour le chapitre précédent, le vrai débat est ici : qu'est-ce que vous appelez donc « liberté » ? et « Maîtrise » ? À bord d'un navire, celui qui a la maîtrise, c'est le capitaine (ou le *skipper* si ça vous amuse !). Et ce que l'on nous propose ici, c'est la liberté pour le matelot de mettre des gants ou non pour faire les manœuvres qui lui sont commandées ! Lagadec, de façon beaucoup plus concrète, montre quelle serait l'orientation souhaitable : la reconnaissance de la réalité du risque majeur,

impliquant une prise de conscience générale, une politique développée de la prévention, en mettant impitoyablement en cause les techniques dont on a pu évaluer le risque, et l'orientation vers des attitudes et des pratiques nouvelles de tous les acteurs, après qu'il eut montré à quel point, industriels, État, citoyens et experts étaient en réalité impuissants ! Il faut « relever le défi ». Il est donc beaucoup plus prudent que tous les autres auteurs[1] qui traitent de la technique, mais il pense que ce serait possible.

Je ne procéderai pas à la critique de ces innombrables écrivains (dont les modèles « populaires » furent Toffler ou Servan-Schreiber) exultant sur le pouvoir de l'homme, car je ne pourrais que répéter ce que j'ai déjà écrit, *démontrant* que personne ne peut maîtriser *la* technique et « driver » le Système technicien[2]. Et que, apprendre à 500 000 jeunes Français à utiliser des ordinateurs ne fera que les enfoncer davantage dans le système, en leur enlevant davantage de pouvoir critique et de compréhension globale. Je me bornerai ici à souligner l'incroyable contradiction, qui devrait sauter aux yeux, entre : « l'homme maîtrise la technique » et puis la déclaration habituelle « la technique peut tout ». Ainsi Castoriadis écrit très justement : « L'illusion non consciente de l'omnipotence virtuelle de la technique, illusion qui a dominé les temps modernes, s'appuie sur

1. Il a le courage de citer certains textes officiels admirables, tels ce *Rapport de l'O.M.S.* de 1955 : « Du point de vue de la santé mentale, la solution la plus satisfaisante pour l'avenir des utilisations pacifiques de l'énergie atomique serait de voir monter une nouvelle génération qui aurait *appris à s'accommoder de l'ignorance et de l'incertitude...* » (III, p. 49).

2. Cf. *La Technique ou l'Enjeu du siècle,* et *Le Système technicien.*

une autre idée non discutée et dissimulée : l'idée de puissance[1]. »

C'est bien en effet la conviction fondamentale de tous que la technique peut accomplir tout notre désir de puissance, et qu'elle est, en elle-même, omnipotente. Illusion, dit Castoriadis, sûrement, mais précisément d'autant plus intéressante qu'elle est illusoire : c'est la croyance absolue du monde « moderne » qui implique le renoncement absolu de l'homme à la maîtriser : il lui délègue sa puissance ! Mais ce qui reste exact, c'est que nous avons atteint grâce à elle une puissance jamais égalée. Or, plus grandit la puissance, plus la maîtrise est difficile. Une voiture de 200 CV est légèrement plus difficile à conduire qu'une 2 CV. Et ce qui est exact au niveau d'*un* appareil est mille fois plus exact quand il s'agit d'un système complexe qui grandit en même temps en puissance, en complexité, en complication et en apparence de rationalité : même si cette rationalité n'est qu'*apparente,* l'homme *renonce* à prendre la raison en tant que puissance critique, précisément parce que toute la raison lui paraît concentrée dans la technique et les techniques. « À partir de la représentation du monde comme objet ou image s'établit la prédominance de la Science et de la technique dont une configuration essentielle est le règne du quantitatif : tout en principe peut être représenté avec exactitude, c'est-à-dire calculé[2]. »

Mais à partir d'un certain degré de puissance on entre dans l'Incalculable. « L'incalculable n'est rien d'autre que la promotion inconditionnée de la Puissance, sans cesse mesurée et réévaluée[3]. » Mais précisément quand

1. C. Castoriadis, « Développement et rationalité », in *Le Mythe du développement par Candido Mendès,* Le Seuil, 1977.

2. D. Janicaud, *La Puissance du rationnel, op. cit.*

3. *Ibidem.*

l'homme se trouve en présence de la Puissance presque absolue, de cette technique capable de l'inouï, il ne peut plus la maîtriser. Il le sent inconsciemment. Il vit alors une crainte terrible. Il sent que « la Puissance s'est fermée aux interrogations fondamentales ». Si la technique peut tout (ce dont chacun et tous sont convaincus), lui, homme, ne peut rien en face. Il n'est pas maître. Et c'est cet obscur sentiment qui explique le délire d'enthousiasme, l'explosion, la frénésie qui s'est emparée de tous pour l'ordinateur et ses innombrables applications : enfin l'incalculable pourrait être calculé ! la puissance pourrait être maîtrisée par une plus grande puissance. L'homme avait trouvé !

Il lui manque une chose : de comprendre qu'il maîtrise encore moins l'informatique, et que le moyen de sa domination est en réalité passé du côté de l'univers qu'il lui aurait fallu dominer ! Car ce qui manque à tous ceux qui prétendent maîtriser la technique, c'est de comprendre fondamentalement que la technique n'est rien d'autre que Puissance, que personne ne peut maîtriser la Puissance, et que celle-ci par sa réalité même se ferme à toutes les interrogations fondamentales et se dérobe à toute prise.

En même temps, il leur fait défaut de s'interroger sur ce que peut signifier la Maîtrise ! Celle-ci est une puissance qui dispose *à volonté de* son potentiel. Si elle n'est pas cela, elle n'est rien. Il s'agit donc d'une surpuissance non technique par rapport à la technique, et une surpuissance qui permettrait d'orienter, de freiner, d'accélérer, de moduler le système technicien *à son gré*. Or, aucun de ceux qui parlent avec présomption d'une maîtrise de la technique n'ose envisager ceci. Il s'agit toujours de timides propositions, pour la décentralisation des décisions ou la création de commissions de contrôles, aptes à la rigueur à orienter tel petit phénomène technique (la télévision par exemple et encore seulement dans ses programmes) et rien de plus.

C'est ce que Gabor[1] a parfaitement compris, lorsqu'il analyse cette impossibilité de maîtrise en rappelant ces trois caractères : l'autonomie rationnelle est de moins en moins référée à l'homme qui commande machines et entreprises et de plus en plus dépendant de l'autorégulation des réseaux techniques (ce que je rappelais plus haut) ; ensuite c'est l'accélération chronologique qui empêche tout organisme (ou volonté) de contrôle, de viser la dernière réalité technique (l'expérience montre bien en effet que tout effort de maîtrise est toujours en retard d'une guerre !) ; enfin c'est l'extension considérable de l'échelle des effets sociaux du progrès technique, extension et diversité qui sont telles qu'il n'est plus possible de porter des jugements de valeur et d'apprécier ce qu'il serait bon d'obtenir par le moyen technique. Or, pour une « maîtrise », il faut au moins savoir dans quelle direction on va, la polydimensionnalité de la technique moderne est telle que l'absence d'orientation possible interdit toute maîtrise.

Il se produit à ce moment un retournement fondamental, bien noté par Janicaud : la puissance du rationnel (qui a été à l'origine de la technique, rationalité qui permettait de juger et de mesurer celle-ci) est devenue depuis une dizaine d'années *la rationalité de la puissance*. Il n'y a plus *aucun autre objectif*. C'est la puissance (comme du temps du machinique, le quantitatif) qui est à la fois l'objectif et la légitimation. « On explore systématiquement le possible, on parie sur lui tout en accroissant effectivement le potentiel de développement (...). Pourquoi la Recherche ? parce qu'elle fabrique la puissance de demain. Mais celle-ci sera-t-elle encore

1. D. Gabor, *Innovations: Scientific, Technological and Social*, Oxford, U.P., 1970.

recherche d'une puissance *ad infinitum* ? » Et Janicaud cite Rescher qui prévoit un arrêt de la recherche lourde et synthétique au profit de découvertes analytiques, lorsque la Puissance sera bloquée à son point maximal. Rescher commet maintenant l'erreur que je commettais il y a dix ans.

En réalité la Puissance a été bloquée sur un point (par exemple un aspect du machinisme industriel) mais ce fut une illusion de croire que le « micro », l'univers des puces, signifierait autre chose que la recherche de la puissance ! Elle est bien identique à elle-même, entraînant une nouvelle subordination de l'individu à des engins sur lesquels il a de moins en moins de prise. L'erreur (innombrable) des ordinateurs dans tous les domaines de la vie courante manifeste notre impuissance en face de ce réseau qui a forcément toujours raison. (Je sais que l'on me dira que c'est une simple erreur due à l'homme et non à la machine : je veux bien mais plus la machine est puissante et infaillible...)

En face de cette réalité, nous sommes obligés de nous replier sur des souhaits, des vœux, des programmes d'espoir, comme je l'ai fait moi-même dans *Changer de Révolution*. Comme le fait André Gorz[1] quand il écrit : « *L'inversion* des outils est une condition fondamentale au changement de société : le développement de la coopération volontaire, l'épanouissement et la souveraineté des communautés, et des individus, supposent la mise en place d'instruments et de méthodes de production : utilisables et contrôlables au niveau de la commune, générateurs d'une autonomie économique des collectivités locales, non destructeurs du milieu de vie, compatibles avec le pouvoir que *producteurs et consommateurs associés* doivent exercer sur la production et

1. A. Gorz, *Écologie et Politique*, Le Seuil, 1978.

les produits... » Vœu qui rejoint les idées de Bookchin[1] sur l'introduction de la pensée anarchiste dans ce système technicien. Et plus anciennement l'admirable analyse de G. Friedmann dans *La Puissance et la Sagesse*. Et plus anciennement encore celle d'Illich sur la convivialité.

Et pour finir je citerai le programme de Lagadec[2]. Faire la chasse au déraisonnable (qui est l'opposé du rationnel !). Il est déraisonnable de se lancer dans des innovations dont on ignore les risques. Il est déraisonnable d'ôter au citoyen sa capacité de juger. Rechercher de nouvelles libertés (produire des innovations légères, accroître les possibilités et les moyens de choix). Restituer au politique sa fonction de décision[3] (ne pas laisser le pouvoir aux mains des experts). Il serait souhaitable que les fonctions de sûreté soient exercées par des techniciens de haut niveau et non par des responsables « politiques délégués », que des dispositifs institutionnels nouveaux soient mis sur pied pour garantir l'indépendance des expertises, que les objectifs de sûreté soient définis par les intéressés eux-mêmes. Enfin il faudrait, selon Lagadec, « ouvrir les processus de décision » (ce qui dans une certaine mesure est incompatible avec le maintien du politique !). Il reconnaît que les procédures démocratiques traditionnelles ne sont plus adaptées. Le mot d'ordre de participation est remarquablement illusoire. Mais cette idée de participation fait partie de l'arsenal des avocats de la micro-informatique et de ceux qui croient à la maîtrise

1. M. Bookchin, *Post Scarcity Anarchism*, Ramsparts Press, 1971.
2. P. Lagadec, *La Civilisation du risque*, *op. cit.*
3. Bien entendu ici Lagadec s'illusionne sur la valeur du politique : il faudrait d'une part détruire la « classe politique », les idéologies de droite et de gauche, et renouveler la fameuse fonction de décision, parfaitement illusoire en politique ; cf. Sfez, *La Décision*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2004.

de la technique par l'homme. Mais, même s'il y avait des instances prévues pour une vraie participation des citoyens à la décision, quel est l'homme qui participerait ? Un homme manipulé, éduqué dans le bon sens par les médias, recevant des simulacres d'informations, incompétent sur presque tout. De même A. Jacquard (*op. cit.*) constate la nécessité d'une *réflexion collective* à laquelle participeraient *tous les critiques*. Mais, dit-il, cela implique un effort d'information. Or, je prétends que l'information ne suffit pas ! Il faudrait une prise de conscience et un esprit critique.

Je veux bien qu'idéalement la Participation de tous à toute décision soit la « solution ». Mais c'est une solution impossible, et même impensable par l'évolution intellectuelle (tout le monde devenant spécialiste d'*une* spécialité) et psychique de l'homme moderne. Lagadec appelle alors de tous ses vœux la réinvention de la démocratie. Qui ne serait d'accord avec sa formule « l'alternative est là : abandon ou réinvention de la démocratie » ? « On doit faire face avec la raison : c'est-à-dire la rigueur, l'argumentation, la critique, le débat. » « L'homme peut poser un ultime acte de volonté : refuser malgré tout d'abdiquer. S'il veut éviter sa perte personnelle et collective, n'est-il pas finalement condamné à affirmer sa liberté ? »

Depuis quarante ans, Bernard Charbonneau n'a pas dit autre chose : personne n'a voulu l'écouter. Ainsi en face de la triomphale affirmation selon laquelle l'homme est maintenant appelé à maîtriser la technique, nous mesurons l'impossibilité de cette tâche, en formulant ce qu'il faudrait réaliser pour y parvenir et la prodigieuse illusion que ce puisse être autre chose qu'un vœu.